

cine, et Catarina de M. V. Hugo. Or, je le demande, est-il deux figures moins ressemblantes, deux créations plus diverses qu'Iphigénie et Catarina. Se trouve-t-il seulement dans les deux drames le moindre rapport de situation hors celui-ci : que ces deux femmes sont également destinées à périr ? Dans Iphigénie à Aulis, Calchas, au nom des dieux, au nom du fatal destin, demande une victime humaine ; cette victime, Diane elle-même l'a désignée, c'est la fille d'Agamemnon. Après avoir tout fait pour empêcher l'arrivée de la fille qui vient d'Argos, le roi ne peut plus échapper à la volonté des dieux et de tous les grecs animés par Calchas. Sa fille doit mourir. Mais elle ne l'apprendra point de sa bouche, il ne pourrait lui porter un coup si douloureux. Un esclave en instruit Clytemnestre. Quand Iphigénie adresse à Agamemnon ses plaintes si touchantes, elle connaît donc son sort depuis quelque temps déjà ; le couteau sacré n'est pas levé sur sa tête, prêt à la frapper. Il n'y a là ni cet effroi, ni cette horreur que cause une mort imminente. Agamemnon lui-même est la victime des destins. Son infortune ne le cède point à celle de sa fille : à peine peut-elle lui en vouloir de sa cruelle soumission aux dieux. Pour le fléchir, elle ne craint pas de descendre aux plus humbles prières. L'enfant sait qu'un père ne résiste point aux larmes. Aussi les plaintes d'Iphigénie sont vraies et elles inspirent la plus douce pitié.

Dans le drame de M. V. Hugo, rien de tout cela ; mais une femme mariée à un monstre qui ne l'a jamais aimée, qui la condamne à mourir à l'instant où il la soupçonne, qui se fait à la fois son juge et son bourreau et ne lui dit que cette parole : L'épée ou le poison. Quelles pensées autres que l'horreur de cette mort terrible, inévitable, peuvent animer l'infortunée Catarina ! Comment fléchir cet homme qui va la frapper, quand il n'y a rien entre elle et lui que de la haine ? Si elle avait essayé d'attendrir le féroce Angelo par